

que les sentinelles ne peuvent nous connaître toutes, c'est pourquoi il nous faut un mot de passe.

— Mais pourquoi ? demanda Jeannette.

— Pour empêcher les étrangères d'entrer dans notre ruche, de venir voler le miel.

Elle disait ce mot « miel » avec une sorte de respect, comme s'il se fut agit d'un grand trésor.

Et n'était-ce pas un grand trésor, celui qui les fait toutes vivre ? Le miel est pour les abeilles ce que le pain est pour les hommes, d'autant plus précieux qu'on en a besoin pour se nourrir, et que quelques-uns, les plus pauvres, n'en ont pas.

— Si une jeune avette gaspillait son miel, dit Fleur de Seigle, je crois qu'on la chasserait de la ruche. Peut-être l'enfermerait-on pour toute sa vie, ou peut-être qu'on la tuerait pour le mal qu'elle a fait. Mais cela n'est jamais arrivé, de mémoire d'abeille.

Jeannette ne répondit pas, mais elle eut un peu honte : elle songeait à toutes les petites filles, à tous les petits garçons qui gaspillaient leur pain. Sont-ils moins sages que les abeilles ?

Cependant, à peine étaient-elles entrées dans le couloir de la ruche, une sorte d'antichambre, que des abeilles de teinte sombre, et qui semblaient des servantes, s'élançèrent sur Fleur de Seigle.

Elles lui enlevèrent ses provisions, les transportèrent avec soin vers les chambres intérieures :

— Elles vont les remettre aux ouvrières qui les transformeront en miel, dit Fleur de Seigle.

D'autres abeilles s'approchèrent. Elles se mirent à frotter les pattes endolories des voyageuses qui, malgré leur longue course, sentirent leur fatigue se dissiper.

D'autres pourvoyeuses rentraient avec leurs sacs de pollen, et au soin qu'on prenait d'elles, Jeannette comprit qu'elles étaient considérées comme les premières parmi les abeilles. Les sentinelles elles-mêmes, les hautes guerrières qui, d'heure en heure, se relayaient devant les portes, ne venaient qu'ensuite.

Ces gardiennes du seuil rappelaient à Jeannette ce que lui avait dit Fleur de Seigle des étrangers qui volent le miel.

— Ces étrangers, qui sont-ils ? demanda-t-elle.

— Il y a les gros bourdons tapageurs, les guêpes minces et méchantes. Ceux-ci sont aisés à reconnaître. Mais il y a aussi des abeilles dont l'essaim s'est dispersé, dont la ruche a été détruite. Seules, sans loi, par misère elles se font voleuses.

Il y a enfin notre grand ennemi, un brigand, le Sphinx Atropos.

— Bzz... bzz... zz... zz... chantaient des voix joyeuses.

— Qu'est-ce ? demanda Jeannette.

— L'une de nos jeunes princesses qui va sortir de sa chambre d'honneur. Viens, Jeannette, allons la voir.

Elles s'élançèrent. L'intérieur de la ruche était comme un immense palais, avec des couloirs longs comme des rues, où s'ouvraient des chambres sans nombre.